

EXPÉRIMENTATIONS SPLENDIDES

Utopies et photographies citoyennes



Numéro

2

Espaces publics

978-2-490411-00-9 --- 22€



LA BONNE ADRESSE MARLÈNE SCHARR ET ALEX VIOUGEAS

Compagnons à l'atelier comme à la ville, Marlène Scharr et Alex Viougeas se sont rencontrés à l'École Supérieure d'Art et de Design de Valence où ils ont obtenu leur DNAT en design graphique. Diplôme en poche, Marlène Scharr poursuit ses études à Strasbourg à la Haute École des Arts du Rhin (HEAR) et Alex Viougeas la suit, bien entendu. Là, il travaille au sein d'une maison d'édition de magazines de loisirs créatifs féminins. Pour un peu, on pourrait parler tricot et crochet avec lui, mais il avoue ne pas avoir essayé la pratique. En revanche, il s'est initié à l'alsacien, ce qui ne lui est peut-être plus vraiment utile, maintenant que le couple a posé ses valises à Valence dans la Drôme.

Auparavant, ils ont fait une étape de douze ans à Paris. Marlène Scharr y débute de suite en free-lance dans le graphisme et la mise en page.

Elle développe vite un intérêt à suivre toute la chaîne de fabrication (choix du papier, vernis...) jusqu'à créer un objet fini. Il faut dire qu'elle a été élevée dans une maison de potiers où l'on parlait couleurs, formes, volumes. De son côté, Alex Viougeas entre chez Gallimard jeunesse. Regardez bien dans la bibliothèque de vos enfants, neveux, petits cousins... Il y a peut-être des livres des collections *Tothème* ou *Le Monde animé* ; c'est lui qui les a créés (conception graphique

et mise en page). Le jeune homme a aimé ce travail : « Travailler sur du documentaire jeunesse, c'est avoir l'impression de faire quelque chose d'utile », dit-il de sa voix grave et posée. Petit à petit, il s'essaie un peu à l'illustration. Enfant, déjà, il crayonnait de nombreux dessins dans ses cahiers. Alex Viougeas a ceci pour lui qu'il est d'une grande adaptabilité, et que la mise en difficulté devient chez lui un ressort pour progresser. Ce sont les éditions Didier jeunesse qui vont lui mettre vraiment le pied à l'étrier dans l'illustration. Cependant, même s'il reconnaît avoir acquis une certaine méthodologie, il se dit plus « dessinateur graphique » qu'illustrateur.

En 2015, Alex Viougeas et Marlène Scharr créent le collectif *La Bonne Adresse*. « Cela nous permet de rassembler nos travaux et de montrer une richesse et une disparité d'intervention. Alex est plus sur la double-page pourrait-on dire, et moi sur l'objet fini », énonce la jeune femme. « Mais le métier de graphiste a ses limites. On n'a jamais toutes les clés en main, il faut faire des compromis avec les clients » disent-ils en chœur. En cela, le projet avec Stimultania leur a permis de sortir du ronron habituel et de découvrir un nouveau champ d'intervention.

Et s'il y avait un projet idéal à réaliser, quel serait-il ? Alex s'imaginerait bien créer l'identité visuelle et scénographique d'un musée de la Préhistoire. C'est l'âme du petit garçon féru des tribus indiennes qui refait surface. Dans sa jeunesse, il a bien sûr joué aux Indiens avec ses frères, mais il a surtout acquis une sérieuse connaissance dans le domaine des sociétés primitives « qui nous relie à tout ce que l'Homme a de naturel ». Quant à Marlène, ce serait de travailler pour un théâtre ou une scène conventionnée, car ce sont des lieux de grande créativité qui offrent une vraie liberté. Et on sent là toute l'impatience retenue de cette femme débordante d'énergie.

S.VDM

MARINE LANIER

Si les enfants naissent dans les choux, alors assurément, Marine Lanier est née dans un géranium odorant au beau milieu de la collection de pélargoniums entretenue avec attention par ses parents. Son père, issu d'une lignée de quatre générations d'horticulteurs, lui-même professeur d'aménagement paysager, a longtemps travaillé dans une pépinière dans la Drôme. Marine Lanier naît et grandit, avec son jeune frère, dans ce monde naturel et végétal près du massif du Vercors. Et peut-être est-ce cet environnement qui lui a donné ce goût immodéré pour la généalogie où il est question de « racines », de « branches »... Il faut bien dire que les histoires, dans les deux lignées familiales, lui donnent matière à faire. Une succession d'aïeux plus baroques les uns que les autres donnent libre cours à de nombreux récits et légendes familiales, sans que pour autant la vérité soit dite. Il n'en fallait pas plus pour aiguïser la curiosité de la petite fille. Mais nous savons bien que les enfants ne naissent pas dans les choux. Alors, Marine Lanier se raconte des histoires pour se réapproprier celle, familiale, cachée (*Le capitaine de vaisseau*). On n'est donc pas surpris de découvrir que son travail se situe autour de la notion du clan. Depuis longtemps, les clans se rassemblent autour du feu. Celui-ci sera un thème de prédilection pour Marine Lanier.

Le feu qui rassemble; le feu purificateur; le feu des jardiniers; les incendies de maison de certains parents... (*Nos feux nous appartiennent, Construire un feu*). Le feu lié pour elle à l'aveuglement: d'une part, la cécité qui touche une partie des membres de sa famille; et d'autre part, l'aveuglement de ce qui ne peut être dit. Écouter Marine Lanier parler, c'est entendre un flot continu de mots, d'histoires, d'interprétations. Comme une réminiscence de la petite fille qui racontait à l'arrière-grand-mère devenue aveugle les jeux et les balades de la journée dans le grand jardin. Derrière la longue chevelure brune, le regard noir est intense, « comme les braises » a-t-on envie de dire. D'une envie de l'enfance d'être vulcanologue (le feu, déjà!), Marine Lanier a débuté des études de géographie avant de partir vers Lettres et Arts du spectacle et enfin, l'École Nationale Supérieure de la Photographie à Arles. Quand elle sort de l'école, diplômée, elle se pose la question du « comment vivre de sa photographie? » Ancrée à ses racines dans la Drôme provençale qu'elle n'a jamais quittée, elle est bien décidée à se servir de ce qu'elle a autour d'elle plutôt que de regretter ce qu'elle n'a pas dans ce coin reculé du grand Sud-Est (*Eldorado*). À commencer par la complicité avec son frère qui lui inspirera plusieurs réalisations, notamment *Le soleil des loups*. Déterminée et volontaire, c'est petit à petit que son travail est devenu légitime et a déjà été présenté dans de nombreux festivals et expositions en France et à l'étranger.

Mais on ne se défait pas ainsi de ses rêves d'enfance, du passé, des souvenirs. Les histoires qu'elle se racontait la rattrapent bientôt et les mots deviennent de plus en plus présents à côté de ses images. Marine Lanier reconnaît une part autobiographique dans son travail qu'elle mêle habilement à la fiction. Elle se dit aujourd'hui être « entre écriture photo et écriture de mots ». Nous avons hâte de découvrir le prochain opus qu'elle signera.

S.VDM

FAIRE LES CHOSES À MOITIÉ

Résidence de création de Benoît Luisière et Stéphane Castet.

9 semaines d'intervention à Givors, entre septembre 2018 et mai 2019.

Soutiens: DRAC Auvergne-Rhône-Alpes, la ville de Givors, les bailleurs OPAC 38 et 3F.

Productions: 20 œuvres installées dans l'espace public, dont 7 sont encore visibles. *Faire les choses à moitié, bilan & caisse à outils*, 18x24 cm format fermé, 86 pages, imprimé en 400 exemplaires en décembre 2019 sur les presses d'Art & Caractère à Lavaur. Graphisme par Frédéric Nicolau.

BENOÎT LUISIÈRE

Ne laissez pas entrer Benoît Luisière chez vous si vous pensez avoir une chaise bancale calée contre un muret du jardin, un appareil quelconque rafistolé avec un bout de scotch, ou encore un animal en peluche ou en plastique posé sur la plage arrière de votre voiture ou accroché au rétroviseur. Vous risqueriez de les retrouver assurément dans un des recensements photographiques dont il a le secret (*Système D, Faune...*). Benoît Luisière engrange, compile, série les petits riens de notre quotidien: des objets que rien ne devrait rassembler si ce n'est que l'un sert d'indice de comparaison pour évaluer la taille du premier (*Objets relatifs*); les panneaux publicitaires des «Foire à...» (*Foire à foire au*); les inscriptions quelque peu salaces taguées sur les murs (*Lexique et morphosyntaxe*); des téléviseurs abandonnés près de poubelles improbables (*Loi des séries*)... Plutôt discret, Benoît Luisière a la voix calme et chantante d'un bel accent du Sud-Ouest. Il dit lui-même ne pas être le boute-en-train de la bande, ce qui est un atout lorsque l'on chasse inlassablement le banal. Pourtant, il porte un regard acide sur ses congénères et pratique un humour coloré. Il peut faire feu de tout bois. Les lecteurs de la presse régionale ont-ils su détecter le farfelu correspondant local qui envoya régulièrement des articles sur des sujets baroques pendant plus d'un an? La rédaction du journal n'y a vu que du feu, elle. D'ailleurs, lorsque Benoît Luisière vous parle d'un projet à venir au Musée Vodou de Strasbourg, vous ne pouvez vous empêcher d'aller vérifier aussitôt si un tel établissement existe bien, de crainte que l'artiste ne vous ait embarqué dans une de ses nouvelles facéties.

Après une scolarité dans la filière sport-étude et une prépa HEC, Benoît Luisière s'est ensuite «promené» trois ans dans une licence de lettres pour finir par se former au métier de documentaliste. Il travailla ensuite quelques années au sein d'une photothèque. On pense de suite que c'est de là que lui vient ce goût de la collecte et de l'archivage, mais l'intéressé répond: «Peut-être est-ce l'inverse.» Ce serait justement l'aspect obsessionnel du classement qui l'aurait amené à ce métier. Et de citer Georges Pérec. Mais bientôt, saturé de photos toute la journée, il se pose la question: «Qu'est-ce que l'image renvoie de soi?» Lui, habile à la retouche numérique, s'amuse un jour à incruster son visage à la place d'un autre dans une photo d'un album de famille acheté dans une brocante. Cela fonctionne. Pris d'un vertige, «comme une mise en abyme», il poursuit ce travail d'incursion dans la vie des autres: *Un autre jeu, Trophées, Devenir mon voisin* où il se met littéralement à la place des gens, enfilant leurs habits et outils de travail... L'effet de décalage recherché par l'auteur fonctionne à merveille. Dans *Retrouvailles* il remplace sa tête d'enfant par celle d'aujourd'hui (soit un visage d'homme, la quarantaine entamée). Trouble garanti. Bien qu'il poursuive inlassablement ses inventaires photographiques et compilations de coupures de presse, Benoît Luisière souhaite pouvoir dépasser la seule image et aller plus loin, voir ce qui se passe de l'autre côté. En ce sens, la résidence à Givors avec Stéphane Castet est arrivée à point nommé.

S.VDM

STÉPHANE CASTET

Il faudrait pouvoir remercier ce professeur de dessin qui a su détecter la part d'artiste qui germe dans l'élève Stéphane Castet et qui l'amena à passer le concours d'entrée aux Beaux-Arts. Il l'a ainsi soustrait à un avenir promis dans les pompes funèbres, son bac en dessin industriel en poche. Reconnaissons aussi à Stéphane Castet la capacité à saisir cette opportunité, lui que tout, de ses origines modestes à son statut d'aîné de la fratrie, poussait à entrer rapidement dans la vie active. Mais le jeune homme avait déjà la conviction que la vie ne vaut que si elle est prise à bras le corps. C'est presque un sacerdoce chez lui. Rien ne l'arrête. Pitre attiré de l'école des Beaux-Arts de Toulouse, il n'en sortira pas moins avec les félicitations du jury. «Il y a un côté magique dans la vie, et si on ne va pas le chercher, c'est trop triste», revendique-t-il de sa voix de sténographe à l'accent languedocien appuyé. Et il met cet adage en application dans ses œuvres qu'il développe activement en parallèle de son activité de régisseur-scénographe. Touche-à-tout, il écrit, édite, conçoit des pièces en mouvement, en volume, sonores... Notons un très sérieux prototype de *Peigne-cul* élaboré au sein d'un non moins sérieux atelier travaillant pour l'Aérospatiale à Toulouse; une installation d'oreilles de femmes; un clitoris géant; un parapluie de «tes tines»; et autres objets incongrus...

Le côté magique de la vie se retrouve aussi dans son goût pour les mots qu'il déconstruit et reconstruit à loisir, brouillant les pistes d'une compréhension quelconque de son travail. L'homme n'est pas à une contradiction près. S'il nous explique qu'il a besoin de la vitesse du vélo, du «déplacement physique non contrôlé des roues» pour laisser son imaginaire se débrider, il peut, dans la même phrase, promouvoir la sieste comme étant «le moment où l'on réfléchit». Son énergie débordante fédère. Tous ceux qui ont pu travailler avec l'artiste autant qu'avec le scénographe, le redemandent. Il n'oublie pas cependant que la vie se construit aussi dans l'intimité. Père attentif et attentionné (qui n'a pas rêvé d'un père capable de vous faire du pain bleu-vert-rouge pour vous mettre en appétit?), il se fait aussi le complice des enfants qu'il retrouve dans les ateliers qu'il anime. Il se met à leur hauteur, joue, les amène à découvrir ce qui les environne... Parfois même, il crée des secrets qui restent entre eux, rien qu'entre eux!

Stéphane Castet s'invente une *entre pots l'eau gît* et mêle joyeusement art et détournement d'objets. Ainsi, il fait dire à une chaise *...en restes aux rations*: «l'art se vend - l'art je mens - en un seul mot l'art me ment». S.VDM

LE DUO STÉPHANE CASTET ET BENOÎT LUISIÈRE

Entre ces deux-là, c'est le mariage improbable de la carpe et du lapin, du spécialiste du plafond tendu et de l'expert en chape fluide, du volubile et du pondéré. Qu'avaient-ils à faire ensemble, eux deux qui se tapent dans le dos à chaque retrouvaille, comme deux larrons en foire? Peut-être tout simplement nous apprendre à détromper notre regard sur notre environnement, sur nos petites choses du quotidien. L'hybridation de leurs deux expressions artistiques est là pour nous faire sourire, mais nous questionner aussi sur notre rapport au réel, au «vu à la télé». Aussi, il n'y aura pas de surprise si un jour on découvre une œuvre signée Benoît Castet et Stéphane Luisière. S.VDM

RAFAËL TRAPET

Ce pourrait être l'histoire pittoresque d'un néorural parti vivre sur le tard en Creuse, près des terres familiales. Rafaël Trapet en a tout le profil lui qui s'est récemment installé dans une ancienne maison sur le plateau de Millevaches où il produit bière, cidre, jus de pomme, et un peu d'eau-de-vie aussi (il faut bien profiter des bonnes choses de la terre!). Il vient même de planter un verger de fruitiers dont il espère bien profiter des futures récoltes. On l'a d'ailleurs connu un temps la tignasse longue et foisonnante, mais on le retrouve le cheveu rasé de près, petites lunettes rondes sur le nez.

Ce pourrait aussi être l'histoire d'un gars sportif qui fit des compétitions de foot et de tennis et qui, plus tard, partit à vélo en famille jusqu'en Iran. Ou celle d'un gamin du 9-3 qui s'en est bien tiré. Mais il n'en est rien! La vérité est toute autre. Rafaël Trapet revendique haut et fort ses origines parisiennes et ses quarante années passées entre la Seine-Saint-Denis et le 20^e arrondissement. Ado, il est passé à deux doigts d'enfiler l'habit du «djeun de banlieue» si sa mère, vigilante, ne l'avait transféré dans un collège dans Paris intra-muros. Aujourd'hui encore, il sait détecter à l'avance les prémices d'une bagarre. Et du sport, il a appris que celui qui gagne n'est pas forcément le plus fort, mais celui qui est le plus rapide et qui n'a pas peur. Au-delà de tout ceci, Rafaël Trapet est avant tout un photographe. Il naît dans une famille que l'on dirait d'intellos (avec une lointaine lignée

issue de la bourgeoisie) qui vit dans un environnement social prolétaire dans le nord-est parisien. Ce qui lui vaut de développer très tôt une conscience de classe venue du décalage existant entre son cadre familial et celui de ses camarades de cette banlieue où il habite. Mais cela, il ne l'analysera que bien plus tard. Pas de surprise donc si Rafaël Trapet, après des études en neurosciences et sciences cognitives, prend le parti de l'expression artistique pour poser son regard sur l'Homme et la société. «J'ai le désir de comprendre un monde qui me demeure étrange, d'y trouver une place.» Quel autre procédé artistique que la photographie peut le mieux servir ce propos? L'appareil photo est comme un miroir que l'on peut tourner à loisir vers soi ou vers les autres. De fait, ses travaux portent souvent une trace autobiographique. Une trace seulement, qui apparaît uniquement dans le texte: *Le Monde ou rien - ça marche; First do no harm; L'objet du voyage...* Entreprenant (il faut se souvenir qu'il «n'a pas peur», y compris d'entreprendre), Rafaël Trapet a créé le collectif Aleph avec trois amis photographes puis a été gérant de l'agence coopérative Picturetank. Après un diplôme récemment obtenu aux Beaux-Arts, il aimerait poursuivre sur une thèse dont le sujet serait: «Comment l'art peut participer à nous amener à un autre rapport au monde?» Tout un programme. S. VDM

AURORE ÉMAILLE

Prenez un chaudron, mettez-y un spectacle de marionnettes, une petite fille émerveillée devant la lionne Paillette, une dose de nomadisme familial puis, remuez doucement en invoquant les muses et les génies créateurs. Aurore Émaille pourrait bien être sortie de cette alchimie. N'a-t-elle pas elle-même transformé une citrouille... heu, pardon! un fourgon, en un «laboratoire artistique ambulante»: L'éclaireur? Lieu magique, transformable tour à tour en atelier de fabrication de marionnettes ou de décors; en salle de projection ou en théâtre d'ombres. Chaque recoin a été pensé et regorge d'astuces (production d'énergie, gradins rétractables, rangements en tout genre de toutes sortes de matériaux utilisables et réutilisables à loisir).

Aurore Émaille se présente comme artiste plasticienne «ateliériste» itinérante. Itinérante, on l'avait bien compris, mais ateliériste? «C'est un terme que j'emprunte à nos voisins de l'Émilie-Romagne (Italie) avec qui je travaille souvent et où ce métier existe dans toutes les écoles. Il faut l'inventer en France!» affirme cette jeune femme fine et agile (et il faut l'être pour se mouvoir sans cesse dans L'éclaireur). Aurore Émaille a déjà un avis bien pesé sur les artistes intervenants, les ateliers «d'expression créatrice» (encore un terme bien à elle), l'art brut et les artistes tout court. Il faut dire qu'elle a le bagage pour: passée par l'École Estienne en section illustration, elle obtient un DNSEP (Diplôme National Supérieur d'Expression Plastique) en didactique visuelle à la HEAR de Strasbourg avant de suivre le cursus du Centre de formation des plasticiens intervenants où elle rencontre Leïla Fromaget avec qui se crée le collectif *Le Bruit des Yeux* (LBDY).

Sa pratique s'inscrit dans l'écoute, la bienveillance, le respect de l'autre, loin du «geste» de l'artiste. Jamais elle ne cherche à dicter son point de vue, mais bien plutôt à accompagner: «Travailler avec ce que l'autre amène, ce qu'il a. Ne pas lui imposer un projet». Aurore Émaille apporte, elle, son bagage artistique et technique dans la connaissance des marionnettes, de la vidéo (qu'elle affectionne), de l'illustration, du travail du matériau végétal brut (*Bestiaire lumière, Étrange faune*). Et sans doute quelque chose de cet émerveillement qui scintille toujours au fond de son regard bleu-gris.

C'est par le théâtre d'ombres qu'elle renoue avec son rêve d'enfant de marionnettes (*Ludus, Détenus en rêve, Nella Grotta...*), en passant par l'étape des masques de carnaval sur lesquels elle travaille avec le collectif LBDY (*Carnaval feu, Tribus sensibles...*). «Masquer le vivant, c'est aussi le rendre marionnette et jouer avec l'illusion du réel» explique-t-elle. Ce qui la tarabuste: produire des trucages et effets spéciaux sans logiciels, uniquement avec les effets d'optique. On y voit de suite l'attrait qu'y trouveront les enfants, mais rassurez-vous, elle travaille aussi avec les adultes, qui sont aussi autorisés à monter à bord de L'éclaireur!

Aurore Émaille a une sensibilité pour tout ce qui touche à l'environnement et à la nature qui lui vient certainement de son enfance passée dans les montagnes niçoises «au milieu des chamois». Si elle utilise nombre de matières végétales et naturelles dans ses interventions et créations, elle réfléchit à la manière de ne plus utiliser, pour celles-ci, de produits polluants (colles, vernis, etc.). S.VDM

LEÏLA FROMAGET

Si vous n'avez pas vu les œuvres de Leïla Fromaget dans une quelconque galerie ou centre d'art, peut-être avez-vous découvert la présentation d'un certain *JJ von Panure* au Mondial des collectionneurs de fèves des rois, ou dans un salon de fanzines. Leïla Fromaget s'amuse à brouiller les pistes. Plasticienne, elle revendique autant une pratique de la photo que de l'édition; de la céramique que du travail en volume. Multicarte, multitâche. «Les métiers artistiques semblaient, au sein de ma famille, une filière possible pour avoir un métier et en vivre», explique-t-elle. Et pour cause, elle a grandi entourée de restaurateurs d'objets d'art et d'antiquaires. Aussi, au moment des choix d'études, Leïla Fromaget a choisi sans retenue le cursus de la HEAR à Strasbourg, dont elle sortira avec le DNSEP en communication-graphisme. Elle s'y est aussi initiée à la photographie et à la reliure, et en a gardé la passion de l'édition. Profitant d'échanges universitaires, elle part une année à Jérusalem d'où lui viendra un intérêt sans faille pour les questions de frontières. Son autre moteur: la relation aux autres, le sens des paroles et le rapport des humains à l'espace. Elle croisera ces thématiques dans son diplôme *Des bruits du bord du Rhin*, essai de retranscription par la mise en page, du rythme des paroles de personnes rencontrées autour d'une frontière. Ceci sous forme d'un livre, déjà. Elle passe un an au Centre de formation des plasticiens intervenants où elle rencontre Aurore Émaille qui deviendra une des complices du collectif *Le Bruit des Yeux*. Depuis, Leïla Fromaget engrange les résidences et interventions artistiques où elle prend plaisir à finaliser les projets par la création de livres et d'objets.

Fluette, le visage encadré d'une abondante chevelure bouclée, elle a un débit de voix constant, reprenant à peine son souffle entre deux phrases. Elle enchaîne idée sur idée, projet sur projet, ne laissant pas la place à la confidence. On perçoit de suite qu'elle n'a pas l'habitude de parler d'elle. Ce qui prime pour elle dans son travail, c'est de rendre l'œuvre accessible. Ainsi, à l'exposition, elle préfère souvent le livre et l'atelier de création partagé intégrant des interventions et coopérations artistiques avec des publics. Elle aime ce qui touche au populaire et au festif. Le carnaval notamment, et le masque «qui aborde la question de l'image de soi et le rapport aux autres». D'ailleurs, avec le collectif LBDY elles en ont fait presque une spécialité, créant tout un vocabulaire d'expressions autour de l'objet-masque, *Tribus sensibles*. Elle s'approprie aussi les fêtes, telle l'Épiphanie avec sa galette des rois et donc... ses fèves. C'est ainsi que l'on retrouve *JJ von Panure* (personnage fictif créé avec sa complice d'atelier à Pantin, Anastasia), créateur de fèves des rois, petites pièces de céramique uniques, toutes plus incongrues les unes que les autres: tranches de saucisson, moules, dents, mégots écrasés et autres sujets plus hardis...

Sans trop en dire, Leïla Fromaget prend le temps d'accepter sa part de création, d'artiste. Promis, bientôt elle fera une exposition de ses œuvres personnelles.

S.VDM

JOSEPH GALLIX

Musicien ou photographe? Joseph Gallix aurait pu devenir l'un autant que l'autre. bercé toute son enfance par la musique classique et le jazz (son frère aîné a ouvert un club de jazz dans la cave de la maison familiale à Mâcon), il s'essaie à la batterie et au saxo. Mais la technicité des instruments décourage le jeune artiste en herbe qui préfère la frappe instinctive du djembé. Tout comme le rêve d'enfant de devenir pilote d'hélicoptère va s'évaporer face à la rigueur de l'engagement dans l'armée. En réalité, le choix de la photographie s'est imposé à lui très tôt, à 14 ans! Plantons le décor: à la maison, les appareils photo d'un père et d'un frère photographes amateurs sont en bonne place. Le déclencheur: le stage en classe de 3^e chez un professionnel qui transmet tout son génie et sa passion au jeune collégien. Le tour est joué, Joseph s'entiche de photographie. Après un bac en option arts plastiques, il suit le cursus «photographie» de l'ECAL (École Cantonale d'Art de Lausanne), dont il sort diplômé en 2013.

Sorte de zébulon tout en rire et en autodérision, Joseph Gallix a la fraîcheur et la verve de sa jeunesse. Il n'en pose pas moins un regard réfléchi et attentionné sur le monde qui l'entoure. Sur ses frères humains d'abord. Son sujet de mémoire de fin d'année *Le Combat continu* (2013), est un hommage sensible aux ouvriers de Goodyear. On retrouve la même justesse de distance et d'empathie dans ses réalisations *Maurice* ou *Darling, darling*; regard sur des hommes refusant d'accepter la perte de l'être aimé. La série *El* réalisée en 2015 (correspondance en lettres et en photos avec son père arrivé au terme de la maladie) en est comme un prolongement personnel. Pendant ses études, Joseph a également découvert l'univers du handicap. Une révélation pour lui. Longtemps, il a encadré des camps de vacances pour des organismes sociaux et continue, de temps à autre, à œuvrer dans l'aide à domicile. «Cela me nourrit» dit-il. Et l'on comprend alors toute l'énergie qu'il peut apporter dans les résidences et ateliers qu'il anime avec divers publics. «Dans ces moments-là, tout un chacun fait partie d'une sorte d'équipe de réalisation. Tout le monde est fédéré autour du projet, on peut aller loin en très peu de temps», jubile le jeune photographe.

Son regard se porte également sur notre environnement. Lui qui, amoureux, a quitté sa cité bourguignonne pour un petit village des Monts d'Arrée, se sent en osmose avec la nature, héritage d'un père naturaliste. Il s'intéresse aux phénomènes des parasites qui envahissent les biotopes européens (la pyrale, la graphiose...) et qui posent la question des échanges commerciaux à l'échelle mondiale. *Spezialmischung*, projet entamé lors de la résidence d'artistes des Rencontres de la jeune photographie internationale de Niort en 2015, fut une première entrée dans la matière. Le traitement du sujet y est volontairement hors du champ habituel du documentaire et tend vers une approche plasticienne. Il aimerait poursuivre plus avant, en collaboration avec des scientifiques. Et l'on ne doute pas qu'en y mettant sa fougue et son talent, il se verra ouvrir les bonnes portes. S.VDM